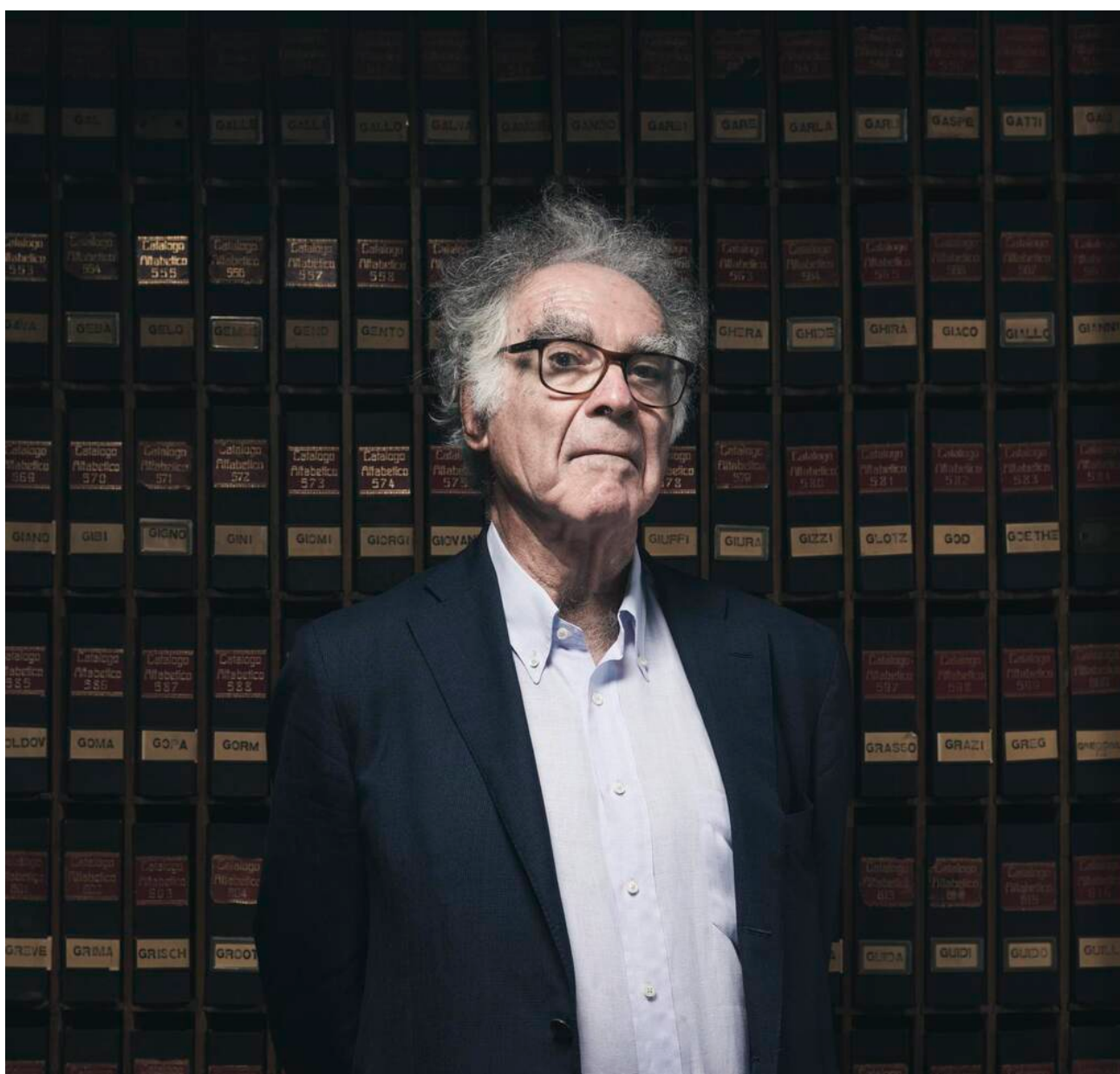


Libé des historien-ne-s

Carlo Ginzburg : «Il y a toujours en histoire cette possibilité de l'inattendu»

Invité des «Rendez-vous de l'histoire» de Blois, le grand intellectuel italien est l'un des fondateurs de la «microhistoire». Lui qui a étudié sorcières, loups-garous et autres persécutés de l'Inquisition continue de combattre aujourd'hui le néoscepticisme.





Carlo Ginzburg le 17 septembre, à Bologne. (Photo Martino Lombezzi pour Libération)



par Claire Zalc , directrice de recherche au CNRS (IHMC), directrice d'études à l'EHESS

publié le 10 octobre 2019 à 12h07

Carlo Ginzburg, 80 ans, est l'un des historiens les plus marquants des cinquante dernières années. Son livre *le Fromage et les Vers*, publié en 1976, traduit dans plus d'une vingtaine de langues, est considéré comme l'un des manifestes de la microhistoire italienne. En examinant à la loupe l'histoire d'un meunier du Frioul condamné à mort par l'Inquisition, il montre ce qu'un cas exceptionnel peut dévoiler d'essentiel sur les cultures et les sociétés du passé. Auteur prolifique ayant abordé aussi bien l'histoire des persécutions, hérésies, marginaux de l'époque moderne (*les Batailles nocturnes, le Sabbat des sorcières*), que l'histoire de l'art (*Enquête sur Piero della Francesca*), la philosophie ou la littérature (*Nulle île n'est une île*), il est l'invité d'honneur des Rendez-vous de l'histoire de Blois qui ont lieu jusqu'à dimanche. L'occasion de revenir sur son parcours, son œuvre et ses engagements.

De Dante à Piero della Francesca, de Sherlock Holmes aux procès de l'Inquisition, votre œuvre impressionne par l'érudition qui s'y déploie...

Je pense qu'il faut accepter l'ignorance. Il faut partir de là. Si l'on accepte l'ignorance comme point de départ, on peut apprendre quelque chose. Parfois, au début, on a l'impression d'avoir trouvé une réponse : ensuite, il faut travailler pour retracer la question, ou les questions. Parfois on commence par un jeu d'associations, des connexions possibles, liées à des

contextes spécifiques. Mais on peut aussi se tourner vers la morphologie : il s'agit alors de reconnaître des éléments semblables, en se demandant à quel niveau et dans quel sens. Il y a cette phrase magnifique de l'historien d'art Aby Warburg : «*Le livre dont vous avez besoin se trouve juste à côté de celui que vous cherchez.*» C'est la loi du bon voisin. Je suis obsédé par cette idée de hasard. De mon point de vue, la microhistoire est une réflexion sur le cas et les hasards. Prenons un exemple. Lorsque j'étais à l'université de Californie à Los Angeles (UCLA), je m'étais livré à plusieurs reprises à une sorte de jeu à partir du catalogue informatisé de la bibliothèque, qui s'appelle Orion. Je suis parti du texte de Voltaire, publié après sa mort, le *Traité de métaphysique*, et j'ai essayé de faire des recherches en partant de tous les mots d'un même paragraphe. Je suis alors tombé sur un ouvrage de 1718 de Jean-Pierre Purry, un auteur que je ne connaissais absolument pas. J'ai commandé son livre, intitulé *Mémoire sur le païs des Cafres et la terre des Nuyts*. Je me rappelle que j'ai été immédiatement frappé par l'abondance de références à la Bible. En fait, ce que j'ai découvert par la suite, c'est que Purry était un calviniste né à Neuchâtel, issu d'une famille qui est aujourd'hui divisée entre la banque et l'université. Je me rappelle qu'alors que j'étais en train de feuilleter le livre – et là encore c'est le biais qui surgit – je pensais à Max Weber. Je suis fasciné par le poids des biais que j'essaie de contrebalancer avec le hasard. Évidemment, il y a toujours le danger de trouver ce que l'on cherche, point. Or, c'est peu. Il faut essayer de créer des contre-forces. D'où l'importance du hasard, et des associations qui vous emmènent vers d'autres directions... Dans le cas de Purry, ce type incroyable, j'ai décidé de suivre ses traces de Neuchâtel jusqu'à Purrysburg, une colonie qu'il avait fondée en Caroline du Sud (1). J'y suis allé et il n'y avait plus rien : une forêt, une plaque et des débris de tombe. Inoubliable. J'ai écrit un essai sur lui, que j'ai défini, dans le sous-titre, comme «une expérience de microhistoire».

C'est ce que vous aimez dans le métier d'historien ?

C'est ce que vous aimez dans le métier d'historien :

J'aime tout. Feuilletter un catalogue, c'est passionnant, vérifier des dates... Comme dirait mon ami Paul Holdengräber, «*je préfère tout*». Il y a toujours en histoire cette possibilité de l'inattendu qu'il faut évidemment toujours solliciter. La microhistoire, qui implique l'étude minutieuse, complexe et détaillée d'un cas, permet de réfléchir au rapport entre normes et anomalies. Un cas exceptionnel peut fonctionner comme un révélateur



d'une grande richesse. J'ai travaillé sur un procès de la fin du XVII^e siècle, qui s'est passé en Livonie, dans les pays baltes ; j'ai découvert cela par hasard. Le texte est en allemand, et il y a ce loup-garou, qui s'appelle Thiess, et qui déclare : «*Oui, je suis bien un loup-garou. Et avec les autres loups-garous, nous sommes les chiens de Dieu. Et avec les autres loups-garous je me bats, nous nous battons pour la fertilité des récoltes, contre les sorciers et les sorcières.*» C'était un parallèle tout à fait inattendu avec ce que j'avais rencontré au Frioul avec les *benandanti*.

Quel est votre point de vue sur l'histoire de la microhistoire ?

Il y a eu une discussion sur la microhistoire autour de la revue *Quaderni Storici*, à la fin des années 70. Les historiens impliqués dans cette discussion, Giovanni Levi, Edoardo Grendi, Carlo Poni et moi-même y avons chacun apporté nos expériences préalables, personnelles et antérieures, et la discussion a été très riche. Parmi eux, je suis le seul qui soit arrivé à l'histoire via la littérature, et la critique littéraire.

Vous avez ferrailé contre les courants qui considèrent comme illusoire que les historien-ne-s puissent avoir accès à une «vérité» du passé.

J'ai en effet passé des décennies à lutter contre le néoscepticisme. Pour moi, la question de la vérité est tout à fait centrale. Comme celle de la preuve. J'ai publié un texte dont le titre anglais, devenu le sous-titre en français, est «*Histoire, rhétorique, preuve*» (2). Or le terme «*rhétorique*» se rattache à deux traditions : d'une part, il y a la tradition qui se rattache à Aristote dans

laquelle la preuve, les preuves, sont tout à fait centrales. D'autre part, il y a la «rhétorique» qui s'oppose à Aristote et à la preuve, du côté de Nietzsche et ses épigones. C'est une rhétorique contre la preuve. Je suis résolument du côté d'Aristote. Il ne faut pas oublier l'exemple de Lorenzo Valla, lorsqu'il démontre au XV^e siècle que la donation de Constantin, document apocryphe concédant au pape la souveraineté sur une partie de l'Occident, est un faux. Je me rappelle que j'étais à Yale, il y a peut-être trente ans, dans un colloque et quand j'ai prononcé le mot «*vérité, sans guillemets*», tout le monde s'est esclaffé. A l'époque, c'était un geste automatique aux Etats-Unis, d'accompagner vérité du signe des guillemets. Mais la question de la vérité, et celle de la preuve, deviennent, aujourd'hui plus que jamais, incontournables. Je suis d'ailleurs en train de travailler à un texte sur les *fake news*.

Une critique récente adressée à la microhistoire l'accuse de fragmenter les savoirs en une myriade de connaissances précises mais étroites au détriment d'une compréhension plus globale du passé.

La microhistoire est liée à la notion de cas. Le cas évoque la série. On ne peut pas imaginer un cas isolé : par définition, le cas pose des questions plus larges. Une histoire qui a un poids politique ne passe pas forcément par la quantification et les big data. Pourquoi cela ne marcherait-il pas avec la microhistoire ?



Alors que vous n'avez pas recours aux méthodes quantitatives, il me semble que vos réflexions sur les biais, les schémas, l'expérimentation, la modélisation, le cas, l'aléatoire, y font écho. Comment vous situez-vous par rapport à cela ?

Je suis tout à fait ignorant dans ce domaine et n'ai jamais travaillé dans cette direction. Pourtant, je vois bien qu'il y aurait l'espace d'un dialogue possible car les problèmes sont les mêmes. Il y a le hasard, les biais... Le cas pose la question du rapport entre normes et anomalies. Les anomalies sont plus intéressantes parce qu'elles rendent compte des violations et des transgressions de la norme. C'est pourquoi les anomalies sont plus riches du point de vue cognitif. Tout cela est très important dans le dialogue avec la

point de vue cognitif. Tout cela est très important dans le dialogue avec la quantification : la place des anomalies dans le modèle.

Dans votre dernier livre, *Nondimanco (3)*, qui sortira bientôt en français, sur Machiavel et Pascal, c'est d'une virgule dont vous partez.

Oui, la virgule et la ponctuation en général sont toujours d'une magnifique ambiguïté. J'ai déjà dit ailleurs qu'*«il y a des virgules dans Stendhal qui donnent le frisson»*. Il y a ce texte magnifique de Proust où il dit – et c'est une

 louange un peu ambiguë – que le blanc dans *l'Education sentimentale*, c'est  le sommet de l'art de Flaubert. J'ai écrit un texte sur le blanc de Flaubert en tentant de déchiffrer le blanc d'un point de vue historique (4). C'était un pari.

Vous dites avoir choisi d'étudier les sorcières parce que cela vous rappelait les histoires de votre enfance ?

Parmi les livres que je lisais alors, il y avait un recueil de contes de Luigi Capuana, un écrivain sicilien du XIX^e siècle. Dans l'un d'entre eux, une jeune fille entre dans un palais vide et voit un être minuscule, coiffé d'un turban orné d'une longue plume, qui lui dit : *«Je suis Gomitetto.»* Je me rappelle l'illustration, magnifique, de Carlo Chiostri. On voyait la rencontre avec Gomitetto puis, on tournait la page et... Gomitetto était devenu un loup-garou, qui attaquait la jeune fille. Je me souviens que je ne cessais de tourner les pages, Gomitetto puis le loup-garou... et je trouvais le premier beaucoup plus effrayant que le second. Bien des années plus tard, j'ai commencé à travailler sur les procès de sorcières. Dès le début je me suis dit que j'aurais essayé de saisir, dans ces procès, les voix et les attitudes des persécutés. Je n'ai pas immédiatement compris le côté presque paradoxal de ce geste, de ce choix : travailler sur les persécutés à partir des archives de l'Inquisition. Ensuite, au fil des années, j'ai retrouvé mes curiosités d'enfant. Je suis même tombé par hasard sur le procès d'un loup-garou du XVII^e siècle. Je viens de parler du côté personnel, presque intime, de mes recherches. Et pourtant, elles ont parlé à beaucoup de monde. Le succès de

mon livre *le Fromage et les Vers* a été évidemment inattendu. Il tient, je crois, à la voix du personnage principal, le meunier, Menocchio ; mais aussi aux questions soulevées sur le défi à l'autorité, la rencontre entre le livre imprimé et la culture orale. Ces choses-là voyagent dans le monde.





Carlo Ginzburg dans l'ancienne bibliothèque universitaire de Bologne, le 17 septembre. (Photo Martino Lombezzi)

De quelle famille venez-vous ?

Une famille d'intellectuels. Mon père, Leone Ginzburg, est né à Odessa en 1909. Très précocement, il a commencé à écrire des essais sur la littérature russe, il a traduit Gogol, Tolstoï... Il a enseigné à l'université de Turin pendant une année, puis, ayant refusé de prêter serment au régime fasciste, il a terminé sa carrière d'universitaire.

Etait-il alors déjà de nationalité italienne ?

 Oui. L'engagement de mon père dans le mouvement antifasciste date précisément du moment où il obtient la nationalité italienne. Un ami à lui,  Vittorio Foa, homme politique et syndicaliste, m'a indiqué, il y a des années, lorsque je l'ai convaincu d'écrire son autobiographie, qui est un texte magnifique (5), que l'engagement de mon père dans le mouvement antifasciste date précisément du moment où il obtint la nationalité italienne. C'est remarquable : mon père avait une relation profonde avec la tradition italienne et la tradition russe aussi. Le Risorgimento représentait quelque chose de très important pour lui. Il a refusé de prêter serment même si Benedetto Croce, avec lequel il était très lié, a insisté en lui disant : *«Il faut que les meilleurs prêtent serment parce que sinon, l'université va être dominée par les fascistes.»* Mais mon père a refusé. Quelques mois après, il a été arrêté (6). Il faisait partie du groupe Giustizia e Libertà, dirigé par Carlo Rosselli. Je m'appelle moi-même Carlo Nello : les prénoms de Rosselli et de son frère, tués par les fascistes en France, en juin 1937. Durant ma jeunesse à Turin, je suis devenu ami avec Giovanni Levi, un autre des fondateurs de la microhistoire. On jouait au football ensemble. Nous venions tous deux de familles juives antifascistes turinoises qui étaient liées. Or... il s'appelle, lui aussi, Giovanni Carlo Nello.

Et votre mère ?

Ma mère est la romancière Natalia Ginzburg. Elle a écrit un livre, *les Mots de la tribu* (en italien, *Lessico familiare*) dans lequel elle parle de sa famille, sans que ce soit une autobiographie (7). Je suis né de parents juifs mais ma


grand-mère maternelle, Lidia Tanzi, la mère de ma mère, n'était pas juive. Elle venait d'une famille socialiste, liée à Filippo Turati, l'homme politique et à sa compagne, Anna Kuliscioff. Quant au père de ma mère, mon grand-père maternel, Giuseppe Levi, c'était un scientifique, histologue, biologiste très connu. Trois de ses élèves, Rita Levi-Montalcini, Renato Dulbecco et Salvador Luria, ont obtenu un prix Nobel, ce qui est vraiment rare. J'ai des souvenirs très marquants de mes grands-parents. J'ai grandi dans une famille où il y avait des livres partout. J'ai compris le privilège social dont j'avais joui lorsque je suis entré à l'Ecole normale supérieure de Pise, où j'ai rencontré des jeunes gens qui venaient de milieux assez différents du mien. Qu'est-ce que ça veut dire, le privilège ? Cela signifie qu'il y a certaines choses que l'on tient pour évidentes. Cela étant, grandir dans une famille d'intellectuels juifs est un privilège ambigu. Mon père a passé deux années en prison. En 1938, il a été dénaturalisé. Il a perdu son poste à l'université ; entre-temps il avait participé à la fondation de la maison d'édition turinoise Einaudi. Lorsque l'Italie est entrée en guerre aux côtés de l'Allemagne nazie, en 1940, il a été envoyé en résidence surveillée à Pizzoli, un village, très isolé à l'époque, non loin de L'Aquila dans les Abruzzes. Ma mère, avec ses deux enfants, a rejoint mon père là-bas ; ma sœur est née à L'Aquila. Quand le régime fasciste s'est écroulé et que l'Allemagne a occupé l'Italie en 1943, mon père est parti à Rome. Il dirigeait un journal antifasciste clandestin, *l'Italia libera*. Il a été arrêté, reconnu et emprisonné par les Allemands. Torturé, il est mort en prison en février 1944. J'ai des souvenirs très vifs, très marquants de ces années passées à Pizzoli.


Vous étiez pourtant petit à l'époque ? Vous aviez 5 ans...

Oui, tout petit. Pourtant, je me souviens de notre départ de Pizzoli, c'était dans des circonstances dramatiques parce que ma mère a décidé de rejoindre mon père à Rome. Quelqu'un, un homme remarquable, un communiste clandestin, un ouvrier qui était devenu ami de mon père, a dit

à des soldats allemands : «*Cette femme avec ses enfants doit rejoindre sa famille à Rome.*» Ainsi, nous sommes partis pour Rome dans un véhicule allemand, accompagnés par des soldats allemands. Ce moment où l'on a quitté le village est un souvenir très fort.

C'est aussi pendant la guerre que votre grand-mère vous explique qu'il faut changer de nom, et vous appeler Carlo Tanzi. Vous dites que c'est à ce moment-là que vous êtes devenu juif ?

 Il y a un mot que je n'aime pas du tout, c'est le mot «identité». Ce mot est un

 instrument politique qu'on utilise pour tracer des barrières, des bornes.

Dans mon cas, «être juif», ce fut «devenir juif» du fait de la persécution.

J'avais 5 ans quand ma grand-mère maternelle, qui comme je l'ai dit n'était pas juive, m'a expliqué qu'à la question «*quel est ton nom ?*», je devais répondre «*Carlo Tanzi*». Ce moment-là est resté pour moi inoubliable. Puis, évidemment, cela change. Etre juif, dans le contexte universitaire américain, signifie quelque chose de tout à fait différent. Je me rappelle qu'un jour, à l'UCLA où j'ai longtemps enseigné, j'étais en train de discuter avec quelqu'un ; un collègue est passé et a dit en souriant, parce que je faisais des gestes : «*Juif, Italien !*» En Italie, cette remarque aurait été impossible. C'est à peu près à la même époque que je me suis posé une autre question : pourquoi éprouvais-je de la honte par rapport à Berlusconi ? Il ne s'agissait pas d'un sentiment de culpabilité, mais bien de honte. Je vivais aux Etats-Unis, j'enseignais là-bas, mais je n'éprouvais pas de honte au sujet de Guantánamo. J'étais certes horrifié, mais ce n'était pas de la honte. J'ai alors compris que notre pays à nous, c'est celui à l'égard duquel nous pouvons éprouver de la honte. Je me rappelle en avoir discuté avec des amis israéliens, allemands, etc. Tout le monde est immédiatement tombé d'accord. C'est une évidence.

Que l'appartenance nationale s'éprouve à travers le sentiment de la honte ?

Oui, ce n'est pas l'amour, c'est la possibilité de la honte. J'ai écrit un texte sur la honte ; un texte bref de quelques pages (8). J'y ai formulé quelque

chose de banal : l'identité est le point de superposition et de croisement entre plusieurs ensembles, ensemble du point de vue mathématique. Ainsi, j'appartiens à l'espèce animale, homo sapiens ; mais j'appartiens aussi à la moitié masculine de cet ensemble ; je suis également membre de l'ensemble des professeurs à la retraite nés à Turin... Il y a donc un rétrécissement, jusqu'à ce qu'on parvienne à un ensemble où il n'y a plus qu'un seul



membre, moi-même, et mes empreintes digitales. Identifier un individu avec ses empreintes digitales, cela a du sens dans un contexte judiciaire.

Mais, pour un historien, ce qui est crucial, c'est le jeu, l'interaction entre ce qui est tout à fait spécifique et ce qui est de plus en plus générique. C'est ce jeu qui est intéressant, le jeu entre ces différents niveaux. Il existe dans chaque individu quelque chose qui n'est pas individuel du tout.

Quelle est «votre» Italie ?

Je suis né à Turin, mais je n'ai pas le sentiment d'être Turinois. J'ai vécu la majeure partie de ma vie à Bologne, mais je n'ai pas le sentiment d'être Bolonais. En revanche, quand j'arrive à Pise, je descends du train et là j'ai le sentiment que tout est familier. L'Italie a ce côté polycentrique, bien différent de la France, qui en fait une surprise continuelle, une réalité inépuisable.

Comment définissez-vous les frontières de vos engagements ?

Je n'aime pas les sermons. Si je peux faire quelque chose, en tant qu'historien, du point de vue analytique, c'est très bien. Ça fait partie de mon boulot. Mais la situation évolue dans un sens où il faudra peut-être que je m'engage un peu plus. Hier, on m'a proposé de commenter la projection d'un film sur l'immigration et j'ai accepté. Est-ce que j'aurais dit oui il y a cinq ou dix ans ? Le contexte change... Même si l'idée de l'intellectuel engagé n'est pas quelque chose que j'aime particulièrement.

Vous avez réfléchi aux rapports entre le juge et l'historien, en cherchant les preuves de l'innocence de votre ami Adriano Sofri. militant d'extrême gauche

accusé d'avoir commandité l'assassinat du commissaire Calabresi en 1972 (9).

J'avais la certitude morale de l'innocence de mon ami. J'ai donc essayé d'adopter un point de vue distancié en analysant 3 000 pages de documents comme s'il s'agissait d'un procès du XVI^e siècle. J'ai cherché à déterminer s'il y avait des éléments de preuves contre mon ami. J'ai écrit un livre, *le Juge et l'Historien* – et c'est la seule fois dans ma vie – avec un but pratique : innocenter mon ami avant le procès d'appel. Cela n'a pas marché. Mais cela m'a amené à me poser des problèmes qui allaient au-delà du cas, c'est-à-dire au-delà du cas spécifique. J'ai été amené à me poser des problèmes d'ordre général, autrement dit analyser les convergences et les divergences entre le métier d'historien et le métier du juge. Au chapitre des convergences, il y a les preuves – même si pour les néosceptiques, cette convergence n'existe pas. Au chapitre des divergences, certaines entités ne sont pas, ne peuvent pas être traduites devant un tribunal : les Etats par exemple. Ainsi, au procès de Nuremberg, ce sont des individus qui siègent sur le banc des accusés, et non l'Allemagne. Or les historiens analysent des phénomènes anonymes, des phénomènes qui impliquent des entités plus qu'individuelles. Ensuite, il y a le problème que vous avez mentionné : peut-on émettre un jugement en tant qu'historien ? J'ai travaillé pendant des années sur les procès d'Inquisition. Répéter à chaque fois que je trouve l'Inquisition horrible n'a, à mon avis, aucun sens. La violence symbolique et physique qui est au cœur des procès d'Inquisition n'a pas besoin de commentaires. Et l'historien n'a pas le pouvoir d'intervenir sur les destins de ces individus. Ils sont morts, et c'est tout.

Qu'est-ce que cela engage de travailler à partir des sources de la persécution ?

Dans le cas du *Juge et de l'Historien*, j'étais très conscient de ce problème d'investissement émotionnel. Cela m'a amené à me poser des problèmes qui allaient au-delà de ce cas particulier. Ce que j'ai découvert, et qui m'a troublé, c'est ce sentiment, cette découverte de la proximité intellectuelle

entre le chercheur et les Inquisiteurs, comme je l'écris dans «l'Inquisiteur comme anthropologue» (10). Cependant, il ne suffit pas de reconstituer l'attitude des juges, mais de trouver aussi quelque chose qui n'est pas contrôlé par les juges. Il y a toujours dans un texte, même dans le texte le plus contrôlé, quelque chose qui échappe à son producteur. Je trouve que le point aveugle est une notion magnifique. Elle me fascine en tout cas.



Vous avez ainsi signé en 2007 un appel contre un projet de loi en Italie qui visait à criminaliser la négation de la Shoah. Votre position a-t-elle évolué, depuis ?



On pourrait évoquer la notion de Primo Levi, de «zone grise». Il y a des cas, disons, des exemples de négationnisme feutré. Discuter ces cas dans un contexte judiciaire serait, à mon avis, un désastre. Cela permettrait de dire «oui, mais», de courir le risque d'acquitter ces personnes. Vous imaginez ? Je pense que les négationnistes cherchent de la publicité. Le procès constitue un but en soi pour eux. Je pense que l'asymétrie entre l'enjeu et le jeu de l'historien est troublante.

Est-ce que vous pensez que faire de l'histoire nous aide à comprendre notre présent ? Je pense à la fréquente analogie faite entre la situation actuelle et les années 1930...

Je n'ai jamais utilisé le mot «fasciste» en dehors de son contexte historique. Puis j'ai assisté, à la télé, à la campagne électorale de Trump. J'étais à Chicago, et là, je me suis dit : «*Ce type-là est un fasciste.*» Ensuite j'ai repensé à une conversation que j'avais eue avec Italo Calvino, vers 1968. Il connaissait bien l'Argentine, et m'avait dit : «*Tu vois, à la lumière de l'expérience de Perón, la définition du fascisme devrait changer.*» Cela m'avait frappé. Certes, il y a le fascisme historique, mais peut-on élargir cette définition ? Le racisme, l'antisémitisme, ne sont pas, à mon avis, des éléments nécessaires. Mais il faudrait réfléchir là-dessus. On sait bien que dès lors qu'on utilise une catégorie comme «féodalité», «absolutisme», il s'agit de constructions.

Pourquoi faire de l'histoire aujourd'hui ? Est-ce que vous pensez que cela a encore

un sens ?

Oui, tout à fait. Mais il faut éviter la confusion ou l'identification entre histoire et mémoire. Même si l'histoire se nourrit de la mémoire, et la mémoire se nourrit aussi de l'histoire, il est nécessaire de garder cette distinction : Maurice Halbwachs l'avait bien montré. Cela me fait penser à Internet. Il y a, avec Internet, des gains et des pertes. On y gagne un potentiel de désenclavement, de «déprovincialisation», qui est magnifique. Mais on risque d'y perdre aussi la lenteur de la lecture, la lenteur de la réflexion. Il faut jouer entre les deux, la vitesse et la lenteur, pour regagner l'épaisseur du présent.

(1) Carlo Ginzburg, «Latitude, Slaves, and the Bible: An Experiment in Microhistory», *Critical Inquiry*, vol. 31, n°3 (2005), p. 665-683.

(2) Carlo Ginzburg, *Rapports de force. Histoire, rhétorique, preuve*, Paris, Seuil/Gallimard/EHESS, 2003, p. 87-100.

(3) *Nondimanco. Machiavelli, Pascal*, Adelphi, 2018, traduction à paraître chez Verdier

(4) Carlo Ginzburg, «Déchiffrer un espace blanc», *Rapports de force. Histoire, rhétorique, preuve*, Paris, Seuil/Gallimard/EHESS, 2003, p. 87-100.

(5) Vittorio Foa, *Il Cavallo e la Torre : riflessioni su una vita*, Turin, Einaudi, 1991.

(6) Leone Ginzburg, *Un intellectuel contre le fascisme*, documentaire de Florence Mauro, ARTE France, Zadig Productions, Graffiti Doc, 2016.

(7) Natalia Ginzburg, *Les mots de la tribu [Lessico familiare (1963)]*, Paris, Grasset, 1966.

(8) Carlo Ginzburg, «The Bond of Shame», dans Corina Caduff, Anne Kathrin Reulecke, Ulrike Vedder, *Passionen : Objekte - Schauplätze -*

Denkstille, Munich, Fink, 2010, p. 19-26.

(9) Sur l'affaire, voir le documentaire de Jean-Louis Comolli, *L'Affaire Sofri*, 13 Productions, 2001.

(10) Carlo Ginzburg, «L'inquisiteur comme anthropologue», dans *Le fil et les traces. Vrai faux fictif*, Paris, Verdier, 2011, p. 407-424.



États-Unis

Argentine

Allemagne

Salvador

Italie

Paris

Syndicalisme

Racisme

Université

Immigration

Antisémitisme

Silvio Berlusconi